

L'Orient - LE SIÈCLE

jeudi 12 septembre 2024

QUOTIDIEN LIBANAIS INDÉPENDANT

www.lorientlejour.com



L'âge du Numérique

L'Orient-Le Jour fête ses 100 ans avec le soutien de



Le supplément « L'âge du numérique » bénéficie du soutien de



RÉCIT

« L'Orient-Le Jour » en ligne : une odyssée de l'e-space

Deux ans après « Le Monde », un an après le « New York Times », « L'Orient-Le Jour » investissait le web... Retour sur une transformation qui nous a permis de surmonter les crises et de partir à l'assaut du monde.



Illustration Iva Kovic-Chahine avec intelligence artificielle.

Iva KOVIC-CHAHINE

Sur le toit de *Libération*, rue Béranget à Paris, Nayla de Freige, directrice de *L'Orient-Le Jour*, et Ghassan Kheisser, son directeur technique, fument une cigarette avec Ludovic Blecher, rédacteur en chef du numérique pour le quotidien français. Nous sommes en 2010 et les deux responsables du quotidien libanais, alors bientôt nonagénaire, font le tour des rédactions françaises déjà bien installées dans le numérique. À leurs questions sur les outils numériques, Ludovic Blecher répond par d'autres sur leur stratégie. Ce sera une très longue cigarette.

C'est sur ce toit qu'une alliance s'est formée entre les trois, donnant l'impulsion pour l'instauration d'une équipe web reconnue en tant que telle à *L'OLJ*, avec, à sa tête, Emilie Sueur, aujourd'hui directrice du développement numérique. Mais si, alors, la transition numérique de la rédaction peut véritablement s'enclencher, c'est parce que les fondations du numérique à *L'OLJ* avaient été posées dès 1997, et ce malgré bien des obstacles. « Il y avait de nombreux défis et beaucoup de résistance au sein de la rédaction. Certains pensaient que c'était une mode qui allait passer », se souvient Rita Sassine, première véritable journaliste web du groupe.

De toute évidence, ce n'était pas une simple mode. Si *L'Orient-Le Jour* fête aujourd'hui ses cent ans, c'est bien parce que la rédaction a su se réinventer et prendre la vague du numérique.

1997 à Y2K : les bases techniques

En 1995, *Le Monde* inaugure son premier site web, suivi par le *New York Times* en 1996. C'est en 1997 que *L'OLJ* lance son propre site. Au menu : une version PDF du journal, quelques rubriques-clés et le fameux carnet, avec ses faire-part de naissance, de mariage et surtout de décès. « Je copiait les contenus sélectionnés du journal papier, chaque matin à 5 heures, souvent au retour d'une soirée », raconte Ghassan Kheisser, alors embauché pour s'occuper des « bases techniques » et désormais PDG de Whitebeard, société informatique qu'il a montée en 2011 et qui demeure le partenaire technique de *L'OLJ*.

À l'aube de l'an 2000, Nayla de Freige prend les rênes du journal. Abdo Chakhtoura, alors rédacteur en chef adjoint, était l'un des rares, à la rédaction, à

croire au numérique. Le trio de Freige, Chakhtoura et Kheisser bâtit les fondations numériques de *L'OLJ*. « Notre première motivation n'était pas financière, explique Nayla de Freige, actuelle PDG du groupe *L'Orient-Le Jour*. Nous cherchions avant tout à exploiter ce nouveau média qu'est internet pour atteindre la diaspora et élargir notre audience. L'objectif était de diffuser nos valeurs à un public plus large. »

Une fois les archives numérisées en ligne, on rend le carnet payant. À l'époque, les penseurs du numérique prônent majoritairement le tout gratuit. Et c'est devant une assistance médusée que, lors d'une conférence sur les médias numériques à Paris, Nayla de Freige explique : « On a coutume de dire que si on n'est pas annoncé mort dans *L'Orient-Le Jour*, on n'est pas mort. » Même « la diaspora libanaise était attachée à ce carnet », ajoute-t-elle aujourd'hui.

Nouveau millénaire : l'expérimentation

Au début du nouveau millénaire, la vague internet déferle sur le monde et remet déjà en question la manière de travailler des médias. À une époque marquée par l'essor des forums numériques, *L'OLJ* lance, en 2005, son premier espace « Commentaires » où peuvent s'exprimer les lecteurs, suivi de près par la mise en place d'un vrai « paywall », ce mur virtuel qui permet de monétiser des contenus choisis et donc d'établir un vrai système d'abonnement payant en ligne. En 2009, *L'OLJ* lance ses petites annonces en ligne, ses alertes SMS et ses applications mobiles. Au moment de la cigarette sur le toit de *Libé*, la base est donc là. Il faut désormais construire la stratégie, et donc une équipe dédiée.

Un an plus tard, *L'OLJ* crée sa rédaction « web », composée de journalistes et d'une vidéaste. Puis, en 2012, Hanaa Jabbour est embauchée pour mettre en place une structure de marketing numérique. « En 2011, nous étions les premiers au Moyen-Orient à développer une application Windows Phone », raconte Rudy Zeinoun, directeur technique de Whitebeard et premier associé de Ghassan Kheisser à *L'OLJ* en 2007. « Ce système créé par Windows à l'époque n'a pas survécu, mais déjà à l'époque, nous expérimentions continuellement les nouvelles technologies. Nous n'attendions pas qu'une plateforme devienne populaire pour l'adopter », explique-t-il. En 2016, l'élection de Donald

Trump est couverte en continu et en temps réel sur le site de *L'OLJ*.

Les années de crise : le coup d'accélérateur

À la rédaction de *L'OLJ*, il y avait donc ces nouvelles recrues, fortes de leurs compétences et de leur passion pour le web. Et puis, il y avait les autres. « À l'époque, la rédaction avait peur. Elle ne saisissait pas l'utilité de la numérisation et redoutait ses conséquences », à commencer par une cannibalisation du papier, explique Nayla de Freige. Et pour cause : la numérisation d'un journal impliquait de faire évoluer les pratiques et de penser la production selon différentes temporalités. « Lorsque la direction prenait des décisions concernant le numérique, elles étaient souvent mal reçues par la rédaction », se souvient Hanaa Jabbour. « Les défis que le numérique impose à notre profession de journalistes sont énormes. Et pourtant, nous avons réussi à les surmonter un par un », déclare Elie Fayad, corédacteur en chef du journal depuis 2019. Ce qui a permis à *L'OLJ* d'être prêt, souvent, pour embrasser les évolutions du monde des médias, du Liban et du monde en général.

Face à la baisse naturelle du lectorat francophone au Liban, le site web a permis d'atteindre la diaspora et de construire des ponts avec elle. Lorsque la publicité en ligne s'est effondrée en 2010, happée par les géants du web, dits Gafam, *L'OLJ* disposait déjà d'un modèle économique basé sur les abonnements en ligne. En 2019, quand la crise a frappé le Liban et que la monnaie s'est effondrée, ce sont les abonnés de la diaspora qui ont permis à *L'OLJ* non seulement de tenir, mais de continuer de se développer ; en 2021, sous l'impulsion de Michel Helou qui avait pris la direction du journal en 2015, *L'OLJ* lance *L'Orient Today*, sa publication en anglais.

En 2022, nouvelle étape de la transformation numérique : une direction dédiée, visant à pousser plus encore et penser le développement numérique, en coordination avec la rédaction et le marketing, est créée et confiée à Emilie Sueur, ancienne rédactrice en chef. « Aujourd'hui, *L'Orient-Le Jour* est avant tout un média numérique, présent sur divers supports, et qui a une version papier. Ce n'est plus un journal papier qui a des extensions numériques », souligne Ludovic Blecher, membre du conseil d'administration. Preuve de cette

transformation : depuis le 7 octobre 2023, la rédaction couvre chaque jour, en direct, en continu et en deux langues, la guerre à Gaza et au Liban-Sud. On est bien loin de ce que certains appelaient « la gazette d'Achrafieh ».

Vers le futur : l'artisanat et l'IA

Si *L'OLJ* a embrassé le numérique, il ne s'est ni dématérialisé ni déshumanisé pour autant, gardant un rapport parfois presque artisanal avec le travail et le lectorat. Car *L'Orient-Le Jour* reste une sorte de communauté, qui grandit grâce au numérique. « Le service clients est toujours au téléphone avec nos lecteurs et abonnés. Le contact humain personnalisé est vital pour nous », confie Nicole Karkour, qui a succédé à Hanaa Jabbour à la direction du marketing. Un travail de fourmi qui s'est révélé essentiel à la survie de *L'OLJ*. « Nous avons échappé à l'enfermement dans une bulle, Achrafieh ou autre, parce que nous avons su saisir le tournant du numérique », affirme Emilie Sueur. « Le numérique est formidable, car il ouvre tant de possibilités et de mondes, mais c'est aussi un outil qui nous interroge en continu. Sur la manière de raconter le Liban et la région, pour commencer, à un lectorat bombardé d'informations et éparpillé aux quatre coins du monde », poursuit-elle. « À un moment, une remise en question et un changement éditorial étaient nécessaires pour le journal. Le moteur de cette remise en question a été le numérique qui nous a obligés à adopter des approches innovantes et créatives pour atteindre un lectorat qui s'était développé et dispersé à travers le monde », renchérit Rita Sassine, désormais rédactrice en chef adjointe.

Aujourd'hui, face à l'essor de l'intelligence artificielle (IA), *L'OLJ*, comme le reste des médias, est appelé à relever de nouveaux défis. Comment tirer le meilleur de cette révolution tout en protégeant l'essence du métier ? « L'IA aura un rôle d'assistance dans le flux du travail. *L'OLJ* la teste déjà d'ailleurs. Mais la presse restera parmi les 2 % où l'on cherche la précision, la qualité, la singularité... » estime Ludovic Blecher.

Adaptation et exploration : tels sont, finalement, les deux moteurs de notre développement. « Cela fait cent ans que *L'OLJ* danse. Les pieds solidement ancrés dans le socle de ses valeurs et de ses combats, *L'OLJ* danse avec l'histoire, les crises, l'évolution du monde et le tourbillon des développements technologiques. Il peut arriver que la danse soit plus ou moins fluide, mais l'essentiel est que nous dansions... » conclut Emilie Sueur.

ÉDITO

L'ère numérique, l'ère de tous les possibles

Dans la longue série spéciale dédiée aux cent ans de *L'Orient-Le Jour*, un pas de côté. Pour ce numéro spécial, nous avons fouillé notre mémoire numérique. Car nous en avons une aussi. Elle n'est pas centenaire, évidemment, mais elle a presque trente ans déjà, puisque notre présence en ligne remonte à 1997. Grâce à certains sites spécialisés, il est possible de retrouver d'anciennes versions du site de *L'Orient-Le Jour* qui a vécu plusieurs vies depuis sa naissance. Des vies auxquelles, étant donné la jeunesse de notre histoire en ligne, nombre d'entre nous, au sein de la rédaction, ont activement participé, tandis que d'autres faisaient la moue face à ce qu'ils considéraient comme du sous-journalisme menaçant notre héritage. Que de chemin parcouru, alors qu'aujourd'hui, pour une large portion de la rédaction, le jargon du papier tient de la langue morte...

Des voyages dans ces archives-là, nous sommes revenus avec deux conclusions. La première : les différentes versions du site dont nous étions si fiers, à chaque fois, au moment de leur mise en ligne, nous semblent aujourd'hui, au mieux, datées, au pire, affreuses. La seconde : l'essentiel est clairement – et heureusement – ailleurs. L'essentiel est ce que disent nos archives numériques de l'évolution rapide et constante dans laquelle est happé le monde des médias depuis quelques décennies. L'histoire s'accélère, les possibles se multiplient, et avec eux les opportunités, les risques et les défis.

Par Emilie SUEUR, Directrice du développement numérique

Aujourd'hui, la technologie nous permet, par exemple, de rassembler une masse colossale d'informations sur notre lectorat, c'est-à-dire vous. Rassurez-vous, nous ne vous suivons pas individuellement. En revanche, nous pouvons dessiner quatre ou cinq profils de lecteur de *L'Orient-Le Jour* selon les habitudes et supports préférés de lecture, la localisation géographique, les heures de connexion, l'engagement et l'avidité avec lesquels vous nous lisez, etc. Ce que l'on pouvait faire, avant, à l'échelle de la gazette de Locronan, nous pouvons le faire à toutes les échelles, de la nôtre à celle du *New York Times*.

Avec toujours le même objectif : répondre au mieux à vos attentes. Voilà pour les opportunités. Aujourd'hui, la technologie, et plus spécifiquement l'intelligence artificielle, permet aussi de faire dire à Riad Salamé, en moldave, qu'il regrette ses ingénieries financières, ou à Nabih Berry, en ourdou, qu'il lâche le perchior. Voilà pour les risques – cette si difficilement détectable duperie –, et ils sont majeurs pour l'avenir de nos sociétés. Aujourd'hui, la technologie nous aide, nous interpelle, nous interroge, mais surtout elle nous met, nous journalistes, au défi. Au défi d'être toujours plus singuliers, plus créatifs, plus professionnels et plus exigeants, en tant que journalistes et en tant que journal, pour remplir notre mission première, essentielle dans un monde de plus en plus manipulable : donner à chacun d'entre nous la possibilité d'être un citoyen éclairé. L'aventure, en somme, ne fait que commencer.

POUR NOS CENT ANS, NOUS AVONS SÉLECTIONNÉ 100 UNES HISTORIQUES POUR VOUS

Scannez le code QR, découvrez-les et offrez-vous la Une de votre choix

L'Orient-Le Jour fête ses 100 ans avec le soutien de



Le supplément « L'âge du numérique » bénéficie du soutien de



FOCUS

À la rencontre de nos commentateurs, l'autre famille de « L'Orient-Le Jour »

Nous avons contacté quelques-uns de nos commentateurs les plus assidus pour comprendre pourquoi ils nous lisent et pourquoi ils écrivent. Certains ont eu la gentillesse de répondre à nos questions.

Raphaël ABDELNOUR, Zeina ANTONIOS, Lisa GOURSAUD, Claire GRANDCHAMPS, Philippe HAGE BOUTROS, Matthieu KARAM, Émilie SUEUR

Des analyses, des poèmes, des insultes, des menaces, des louanges, des coups de gueule, des cris du cœur ou de désespoir, des traits d'humour, des accès de complotisme, des rappels à l'orthographe...

Depuis 2005, des centaines de lecteurs de *L'Orient-Le Jour* commentent, chaque jour et sur tous les tons, nos articles en ligne. Au fil des années, ces commentateurs sont devenus une sorte de communauté, voire de famille. Certains en sont les piliers, quelque sage matriarche ou patriarche, un grand oncle un peu irascible, le tonnon blagueur et la tatie qui voudrait tellement que tout le monde s'aime.

Puis il y a le deuxième cercle, la cousine première de la classe, le cousin shooté aux news, le quadra pressé qui commente en mode efficace, jamais plus de 50 mots.

Dans le troisième cercle, les occasionnels, ceux qui écrivent parce que « vraiment, là, trop c'est trop » alors qu'en général ils s'abstiennent. « Pas le temps », assurent-ils, alors que probablement, ils hésitent aussi un peu, parfois, à entrer sur un terrain occupé par les pros du commentaire.

Ces trois cercles peuvent être sous-divisés en deux groupes : ceux qui affichent leur identité et les anonymes. Anonymat finalement assez relatif. Entre les milliers de mots qu'ils nous envoient, chaque mois, finit par se dessiner le portrait-robot de ces anonymes aux pseudos inspirés. « Gros Gnon », « Moi », « Le Francophone », « Politiquement incorrect(e) », « Wlek Sanferlou », « C... », « K1000 », « Marionet »...

Les styles, les convictions politiques, le statut – Libanais au Liban, de la diaspora, voire carrément non-Libanais –, les générations, les parcours... sont différents. Mais il semble que tous ont en partage un attachement à la francophonie, des rêves – trop souvent brisés – pour le Liban et donc une révolte plus ou moins exprimée, ainsi qu'une relation assez unique avec *L'Orient-Le Jour*. Certains commentateurs ont rompu avec nous, d'autres ont menacé et menacé encore de le faire en se désabonnant. Depuis un peu moins d'une décennie, commenter est, en effet, un avantage réservé à nos abonnés. D'autres, encore, sont des inconditionnels.

Ce qui est certain, c'est que tous nos exégètes de l'ombre font, eux aussi, ce journal et contribuent à son identité si unique.

Nous en avons contacté quelques-uns parmi les plus assidus pour comprendre pourquoi ils nous lisent et pourquoi ils écrivent. Certains ont eu la gentillesse de répondre à nos questions.

Le café

La lecture de *L'Orient-Le Jour*, pour la plupart de nos commentateurs assidus, est un rituel qui commence tôt dans la journée et dans la vie.

« Je ne peux pas boire mon café, le matin, sans lire *L'Orient-Le Jour* en ligne. Je ne rate aucun article », assure Antoine Sabbagha, 69 ans, qui commente « depuis 20 ans ». Même scénario pour celui qui se présente comme un « lecteur excédé par la censure ». « Le carnet est la première chose que je lis le matin, avec un ou deux titres », dit cet ancien cadre dirigeant qui a longtemps vécu et travaillé en France avant de prendre sa retraite officielle en 2014 et de « faire la connerie de (sa) vie » en investissant dans l'immobilier au Liban. « Si on manque des condoléances, on a des ennuis dans ce pays », ajoute-t-il.

Parce que l'actualité ne s'arrête pas, nos commentateurs non plus. Marionet, Franco-Libanais qui travaille dans l'édition, vit en France « depuis très longtemps » et lit *L'Orient-Le Jour* depuis une dizaine d'années, nous consulte aussi pendant ses pauses au bureau. Tandis que Pierre Christo Hadjigeorgiou, 60 ans, établi à Chypre depuis 34 ans « à cause de Michel Aoun qui nous tapait sur la tête » pendant la guerre, nous lit, en sus du matin, « à 12h, 14h et le soir en rentrant du boulot ».

Nos commentateurs se répartissent selon un nuancier qui va du commentateur compulsif au commentateur

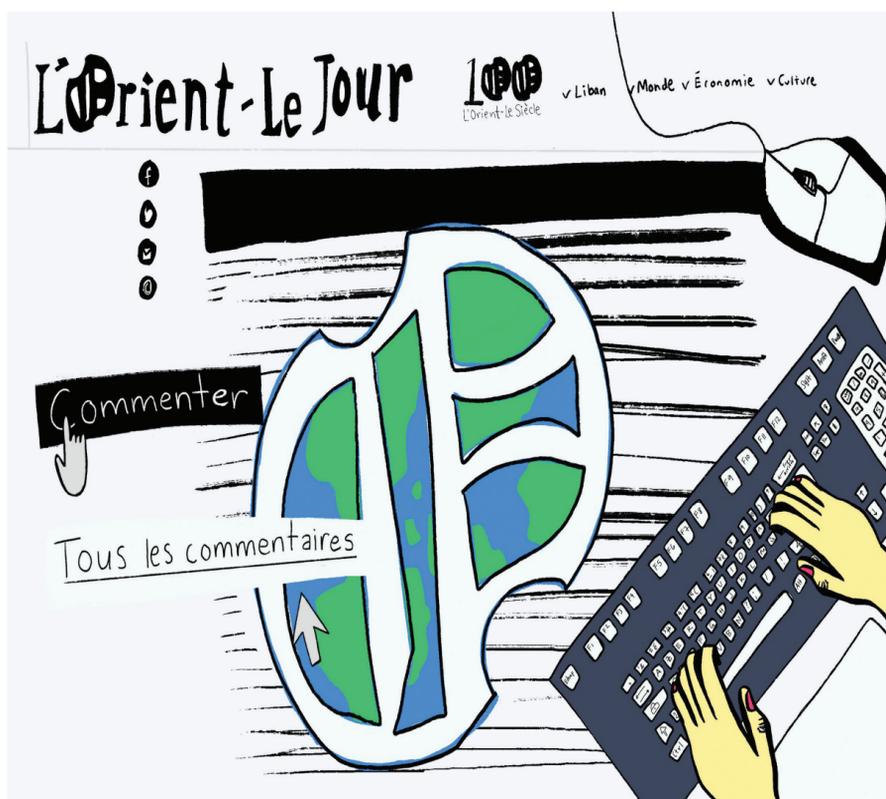


Illustration Jaimee Haddad

sélectif. « Je suis toujours connecté sur mon téléphone, et je vous commente partout ! » lance Pierre Christo Hadjigeorgiou, qui assure contribuer « intensivement » depuis les années 2000. « Comme je suis à la retraite, j'ai plus de temps qu'avant. Donc quand je m'ennuie, je commente », avoue Gros Gnon, 64 ans, qui est passé de la Suisse à Dhour el-Choueïr.

Une histoire de famille

Il ne vous aura pas échappé que dans l'espace commentaires, *L'Orient-Le Jour* se fait aussi régulièrement remonter les bretelles. Quand il y a une coquille, des informations incomplètes, un article un peu bancal ou trop « politiquement correct », ou parce que, estiment certains, *L'Orient-Le Jour* se la joue trop journal occidental. « Je reproche à *L'OLJ* de singer l'Occident, d'abuser et de sur-abuser sur tout ce qui est LGBT etc. Le Liban n'est pas la France », s'insurge ainsi « Le Francophone », un Franco-Libanais de 63 ans établi à Paris.

Des reproches, des critiques, dans lesquels pointe souvent ce dépit que l'on ressentirait face à un (très) proche qui nous aurait déçus. De fait, *L'Orient-Le Jour*, très souvent, fait partie de la famille depuis des décennies.

« À la maison, il y avait *L'Orient et Le Jour*. Je parle des années 1960. On lisait en famille, mais bizarrement mes parents n'ont jamais été abonnés. Ils l'achetaient au kiosque du coin en faisant leurs courses », se souvient Gros Gnon. Quand le site a été créé, Gros Gnon, à l'instar des autres commentateurs assidus, est passé en ligne ; quand l'accès illimité au site est devenu réservé aux abonnés, il a arrêté le papier. « Parce que j'aime les arbres », dit-il avec cet humour qui est sa marque de fabrique.

« *L'Orient-Le Jour* ? Je le lis depuis que je suis petit », assure pour sa part Christian Gédéon, retraité près de Saint-Tropez après une vie qui l'a emmené de Sin el-Fil aux Antilles en passant par Paris. Il affirme avoir toujours, à la maison, « le dernier numéro

de *L'Orient* et du *Jour*, et le premier de *L'Orient-Le Jour* ».

Pour ceux qui vivent hors du Liban, *L'OLJ* est un lien essentiel avec leurs racines. « Quand nous sommes arrivés à Chypre, pendant la guerre, *L'OLJ* était notre seule attache » avec le Liban, se souvient Pierre Christo Hadjigeorgiou. « J'avais la nostalgie du Liban après l'avoir quitté et j'avais besoin d'informations fiables et crédibles que je ne trouve pas forcément ailleurs. Ce, d'autant plus que je ne maîtrise pas assez bien l'arabe pour lire les journaux dans cette langue », dit Marionet.

La francophonie

Pour certains, le fait que le journal soit en français est simplement pratique. Mais nombre de nos commentateurs ont un attachement particulier à la francophonie. Particulier car y est mêlée une forme de nostalgie pour un Liban disparu où se trouvait le vivier des lecteurs du *Jour* et de *L'Orient* à leur naissance.

Commentant le premier épisode de notre série sur les coulisses de *L'Orient-Le Jour*, « Le Francophone » écrit, en évoquant le Liban de Raymond Eddé : « N'empêche qu'à l'époque, la langue française était respectée jusqu'au sommet de l'État. Alors qu'aujourd'hui, les responsables, les soi-disant « élites » qui représentent le pays, balbutient à peine quelques mots de français pour ne pas dire qu'ils se ridiculisent et ridiculisent notre pays. »

« Partout, la francophonie s'amenuise, mais il y a une élite au Liban qui parle encore français. Nous devons garder cette spécificité. C'est un combat pour que les gens retournent à la culture française. L'anglais, ce n'est pas assez riche. Quant à l'arabe, il nous a complètement détruits, estime, plus radical, Pierre Christo Hadjigeorgiou.

La politique libanaise

Sans surprise, la politique libanaise est le sujet principal des grands accrochages entre commentateurs. Aujourd'hui, si des éruptions se

produisent encore, elles n'ont rien à voir avec la « grande époque ». Celle où la possibilité de commenter était ouverte à tous, y compris aux non-abonnés. Dans notre base de commentateurs se trouvaient alors quelques lecteurs ayant un don : en deux petites phrases si habilement tournées qu'elles n'allumaient pas les voyants rouges de la modération, ils parvenaient à susciter une réaction épidermique, et donc souvent impubliable, de commentateurs aux convictions politiques opposées.

Une personne, en particulier, avait ce talent-là et a causé bien des migraines à nos modérateurs. Jusqu'au jour où, un de ses commentaires ayant été rejeté car sortant des clous de notre charte de modération pour les réactions – personne n'est infallible –, cette personne avait elle-même perdu son sang-froid. « Mais pourquoi ce monsieur, que je ne connais pas et à qui je n'ai rien fait, me dit-il que je suis un imbécile mal b... ? » nous avait demandé, ce jour-là, les yeux écarquillés, un tout jeune membre de l'équipe web après avoir lu une réaction de ce commentateur particulièrement insultante à l'endroit de l'équipe.

C'était aussi un temps où les commentateurs nous appelaient, au téléphone, régulièrement, pour se plaindre, pour comprendre, pour nous dire, aussi, qu'un jour nous devrions peut-être nous rencontrer « en vrai ». À l'époque, le numérique avait encore un petit côté artisanal. Avec les nouvelles générations de contributeurs, la relation est bien plus virtuelle. L'air du temps nous a tous rattrapés.

Nous avons eu aussi, et avons toujours, les gentlemen des commentaires. À l'instar d'Antoine Ged, qui introduisait chacune de ses contributions par :

« Saint Eloy-les-Mines, dimanche 31 juillet 2011

Cher Monsieur, »

Et les concluait par de belles formules : « Avec mon fidèle souvenir » ; « Très cordialement », « Amitiés »...

La politesse étant contagieuse, les commentaires de M. Ged apportaient

un peu d'apaisement et de civilité au bas de nos articles.

Civilité, aussi, quand le bouclier des écrans tombe. « Parfois, je réagis à certains commentateurs qui ne sont pas contents du paradigme "le Liban ou rien". Mais je les connais tous et je les ai croisés à de nombreuses reprises en France et au Liban. Il faut dire qu'entre gens de bonne compagnie, les discussions sont généralement plus détendues en face à face », avoue également Christian Gédéon.

La révolte

En matière de politique, il y a un avant et un après 2019, année du début de la thaoura, du slogan « kellon yaani kellon » exprimant un rejet de tous les responsables aux commandes du Liban, et du plongeon économique et financier.

« Depuis 2019, je commente avec plus d'urgence », reconnaît M. Anonyme, 72 ans, « lecteur de *L'Orient* puis de *L'Orient-Le Jour* » établi au Liban. « Il me paraît nécessaire de dénoncer avec vigueur et sans nuances ceux qui ont mené le pays à une catastrophe sans précédent, et qui l'y maintiennent délibérément. Ce sont des bandes miliciennes, criminelles de type mafieux », souligne-t-il en précisant être un « militant démocratique et laïc ». « Il y a quelque chose de viscéral dans ce que je ressens quand je vois le Liban. Je me demande comment les gens font pour survivre », glisse, quant à elle, Marionet.

Certains, malgré tout, pensent encore pouvoir influencer sur le cours des choses. « Aujourd'hui, je commente assidûment parce que je suis choqué par la situation libanaise et pour essayer de changer les choses. Malheureusement, cela n'a pas d'écho. Mais je n'abandonne pas », explique ainsi Antoine Sabbagha.

D'autres bouillonnent de colère. « En principe, la guerre civile s'est achevée il y a 35 ans. Or, ce sont les mêmes personnes qui sont encore là. Ce qui veut dire que 90 % des élections sont des moutons de Panurge. Ce sont les mêmes qui ont volé l'argent public, tous partis confondus, avec l'aide des hauts fonctionnaires. Riad Salamé mentait en permanence, je vous l'ai dit et écrit tant de fois, mais à chaque fois vous me censuriez ! » s'insurge notre « lecteur (vraiment) excédé par la censure ».

La modération n'est pas une science exacte

Depuis le début de l'aventure en ligne de *L'Orient-Le Jour*, les commentaires des lecteurs sont analysés par nos modérateurs, c'est-à-dire nos journalistes, en amont de la publication.

Chronophage, la modération des réactions des lecteurs est un casse-tête pour les rédactions. Certaines, pour décharger leurs équipes, ont opté pour la stratégie « zéro modération ». D'autres, pour une modération a posteriori effectuée par les lecteurs eux-mêmes. Certains médias ont décidé de sous-traiter l'affaire à des entreprises extérieures, souvent basées à l'étranger. Plus récemment, d'autres explorent la possibilité d'injecter une dose d'intelligence artificielle dans le processus. Enfin, décision plus radicale : certains médias ont décidé de carrément éliminer l'option.

À *L'Orient-Le Jour*, de par la spécificité de notre communauté de lecteurs, il nous a toujours semblé impossible de sous-traiter la modération. Très risqué, aussi, de ne pas modérer du tout, étant donné que nous écrivons sur des sujets souvent clivants relatifs à une région régulièrement au bord de l'explosion.

Notre espace commentaires a vo-

lonté à créer du lien, entre nos lecteurs et nous-mêmes, et à entendre leurs idées, suggestions, analyses, sur tous les sujets. En revanche, il ne peut et ne doit être un miroir de tous les clivages, intolérances, tensions voire haines qui ravagent cette partie du monde.

Alors nous restons sur une modération humaine, réalisée par les membres de l'équipe web à l'origine, et aujourd'hui du « service actu ». Il fut un temps où quatre journalistes se chargeaient de la modération, sept jours sur sept, en sus de leur tâche première, à savoir la couverture en continu de l'actualité libanaise et régionale. Aujourd'hui, l'équipe est un peu plus nombreuse, mais la charge de travail plus lourde aussi, puisque notre couverture de l'actualité est plus complète et ambitieuse.

« Tous les membres de l'équipe de modération ne réagissent pas de la même façon », note, à raison, M. Anonyme.

Effectivement, nos modérateurs/journalistes sont, insistons là-dessus, des humains, des hommes et des femmes qui décident de la publication ou non d'un commentaire en fonction de sa conformité avec notre charte de modération. Des hommes et des femmes qui, aussi, évaluent les zones grises des réactions selon leur propre sensibilité et subjectivité, mais aussi le niveau de tension dans le pays auquel ils ne peuvent être hermétiques.

« Con, ça passe ou pas ? » a demandé un nouveau modérateur récemment. Le scan rapide d'un document massif de 8 000 pages rassemblant 13 ans de commentaires montre que parfois ça passe, et parfois ça ne passe pas... « Sale con » ne passera probablement pas ; « c'est tout de même con », passera sûrement. L'art de la modération est subtil...

Pour cet article, nous avons aussi demandé à nos commentateurs s'ils avaient un message pour les modérateurs.

« Ne censurez pas un commentaire quand il traite de "crapules" les crapules, de "canaillies" les canaillies, de "fripouilles" les fripouilles. Même (surtout) s'il s'agit de quelqu'un d'important au gouvernement, dans la structure de l'État, dans les services sécuritaires ou dans la "haute" magistrature. Plus ils sont hauts dans la hiérarchie, plus ils sont "irresponsables". Et il faut les dénoncer nommément », martèle M. Anonyme.

« Une fois, une charmante jeune dame de chez vous m'a appelé parce que je voulais arrêter mon abonnement, dans la structure de l'État, dans les services sécuritaires ou dans la "haute" magistrature. Plus ils sont hauts dans la hiérarchie, plus ils sont "irresponsables". Et il faut les dénoncer nommément », martèle M. Anonyme.

« Une fois, une charmante jeune dame de chez vous m'a appelé parce que je voulais arrêter mon abonnement, dans la structure de l'État, dans les services sécuritaires ou dans la "haute" magistrature. Plus ils sont hauts dans la hiérarchie, plus ils sont "irresponsables". Et il faut les dénoncer nommément », martèle M. Anonyme.

« Une fois, une charmante jeune dame de chez vous m'a appelé parce que je voulais arrêter mon abonnement, dans la structure de l'État, dans les services sécuritaires ou dans la "haute" magistrature. Plus ils sont hauts dans la hiérarchie, plus ils sont "irresponsables". Et il faut les dénoncer nommément », martèle M. Anonyme.

« Une fois, une charmante jeune dame de chez vous m'a appelé parce que je voulais arrêter mon abonnement, dans la structure de l'État, dans les services sécuritaires ou dans la "haute" magistrature. Plus ils sont hauts dans la hiérarchie, plus ils sont "irresponsables". Et il faut les dénoncer nommément », martèle M. Anonyme.

« Une fois, une charmante jeune dame de chez vous m'a appelé parce que je voulais arrêter mon abonnement, dans la structure de l'État, dans les services sécuritaires ou dans la "haute" magistrature. Plus ils sont hauts dans la hiérarchie, plus ils sont "irresponsables". Et il faut les dénoncer nommément », martèle M. Anonyme.

« Une fois, une charmante jeune dame de chez vous m'a appelé parce que je voulais arrêter mon abonnement, dans la structure de l'État, dans les services sécuritaires ou dans la "haute" magistrature. Plus ils sont hauts dans la hiérarchie, plus ils sont "irresponsables". Et il faut les dénoncer nommément », martèle M. Anonyme.

Les commentaires en quelques données

Top 5 des commentateurs en nombre de réactions depuis 2011 :

- La libre expression : 45 837 réactions depuis le 22 janvier 2011
- Frik-a-frak : 21 568 réactions depuis le 21 septembre 2011
- Antoine-Serge Karamaoun : 18 358 réactions depuis le 3 février 2012
- Sissi Zayyat : 10 468 réactions depuis le 16 décembre 2016
- Gaby Sioufi : 7 288 réactions depuis le 30 juin 2014.

En ce qui concerne la fréquence des mots, nous avons scanné un document massif de 8 000 pages rassemblant tous les commentaires envoyés depuis 2011 :

- « Hezb » et « Hezbollah » : 24 485 occurrences
- « Guerre » : 10 069
- « Aoun » : 7 108
- « Vendu » : 4 518

- « Israël » : 4 265
- « Mafia » : 2 539
- « Corruption » : 2 486
- « Voleur » : 2 373
- « Banque » : 2 215
- « Corrompu » : 2 105
- « Nasrallah » : 2 069
- « Censure » : 1 742
- « Clown » : 1 556
- « Geagea » : 1 289.

L'Orient-Le Jour fête ses 100 ans avec le soutien de



Le supplément « L'âge du numérique » bénéficie du soutien de



ENTRETIEN

Ludovic Blecher : L'IA ne détruira ni ne sauvera la presse, elle obligera à s'interroger sur le sens du métier

Opportunité, danger... Si elle représente un peu des deux pour le monde des médias, l'intelligence artificielle, dont le potentiel de bouleversement est majeur, suscite beaucoup de questions et recèle autant de défis. Nous faisons le tour de la question avec Ludovic Blecher, expert du numérique et des médias.

Propos recueillis par
Lisa GOURSAUD

Depuis des années maintenant, la transition numérique s'opère au quotidien au sein de *L'Orient-Le Jour*, notamment avec des professionnels du numérique dans le domaine des médias, comme Ludovic Blecher, fondateur du cabinet de conseil IDation, qui accompagne depuis plusieurs années *L'Orient-Le Jour* en qualité de membre du conseil d'administration du groupe. Ancien responsable de l'innovation et des relations avec l'écosystème de la presse chez Google, il a auparavant été membre du Conseil national du numérique français et à la tête du Fonds pour l'innovation numérique de la presse. Journaliste, il a également occupé le poste de rédacteur en chef à *Libération*. Depuis quelques années, il se concentre sur l'écosystème numérique dans le domaine de la presse et des médias, poussant la recherche et la réflexion sur de meilleures pratiques à adopter par les professionnels de l'information à l'ère du numérique en général, et à celle de l'intelligence artificielle en particulier.

L'intelligence artificielle (IA) est en passe de transformer le monde du journalisme et de l'information. En quoi est-ce une opportunité ou un danger pour les médias ?

Le questionnement autour de l'IA agite profondément, et à juste titre, le monde du journalisme et des médias. Face à une technologie au potentiel de bouleversement extrêmement puissant, il faut prendre de la distance et se garder de toute conclusion hâtive ou exagération quant au mythe d'une IA qui remplacerait les professionnels de l'information ou, à l'inverse, quant à sa capacité à apporter des recettes miracles. Nous avons déjà vécu ce type d'excès. L'IA me rappelle l'arrivée de l'iPad : la presse regardait ce support comme celui qui sauverait les médias, remplaçant le papier par le PDF. Il n'aura été « qu'une » opportunité parmi d'autres. Certains redoutent, aujourd'hui, que l'IA ne remplace les journalistes. Elle ne détruira ni ne sauvera la presse ; elle oblige en revanche à s'interroger encore plus en profondeur sur le sens du métier de journaliste et le rôle d'un média. Elle impose de se renouveler sur nos façons de monétiser l'information, sur notre offre éditoriale et l'exigence de notre production. Aujourd'hui, il y a un véritable emballement principalement autour de l'IA générative (celle capable, notamment, de produire textes, images ou encore vidéos et audios en réponse à une requête, NDLR). Mais comme toutes les bulles, elle finira par exploser pour permettre une appréhension plus mature de ces technologies. De ce point de vue, il est toujours utile de rappeler que l'IA, ce n'est pas nouveau. Déjà en 1970, l'un des pères de l'IA, le grand informaticien Marvin Lee Minsky, estimait dans *Life Magazine*



Illustration Jaimee Haddad

gazine que « d'ici trois à huit ans, nous disposerons d'une machine dotée de l'intelligence générale d'un être humain moyen ». Près de 55 ans plus tard, nous en sommes encore très loin. Néanmoins, qu'il s'agisse d'outils de distribution de contenus, de marketing ou de production de textes, d'images, de vidéos, d'audios ou de capacités à analyser et automatiser les traitements d'énormes flux de données, l'IA, et plus particulièrement l'IA générative, est la technologie avec le plus gros potentiel de perturbation et d'innovation de ces 25 dernières années. Les médias doivent appréhender ces technologies, apprendre à s'en servir et les intégrer dans leur fonctionnement pour gagner en efficacité et se concentrer sur l'essentiel : la production d'un journalisme qui, par sa qualité, rencontre l'adhésion de son lectorat cible. Ils ont aussi un rôle

pédagogique pour éclairer le grand public aux questions fondamentales, et notamment éthiques, autour de l'IA.

Depuis des années, les médias sont confrontés à une érosion de la confiance du public. L'IA risque-t-elle d'aggraver le phénomène ? Comment les médias peuvent-ils y réagir ?

La question de la confiance est la plus fondamentale : c'est le plus dur à gagner, mais c'est aussi ce qui se détruit le plus rapidement. Il existe un risque d'entamer la confiance entre un média et ses lecteurs en confiant trop de tâches à l'IA alors même que ce qui fait la force ultime du journalisme est sa capacité à générer une relation de confiance. Les rendus en matière d'utilisation de l'IA générative sont parfois très approximatifs et obligent à un important travail de vérification qui peut prendre davantage de temps que

de produire le contenu lui-même. L'IA propose des rendus bluffants au premier abord, mais quand on rentre dans le détail, il y a beaucoup de déconvenues, au-delà des fameuses hallucinations, les approximations ou contresens sont légion. Or toute la force du journalisme réside dans l'expertise, la profondeur, l'interprétation des faits, la capacité à donner du sens, à surprendre, bref à produire de la complexité. C'est tout le contraire d'une IA qui effectue des tâches complexes de façon mécanique sans se poser de questions de fond mais en se basant, pour simplifier à l'extrême, sur la probabilité d'avoir la bonne réponse dans un format qui sonne juste. La question devient alors : où l'IA peut-elle être utile en termes de gain de temps ? L'IA doit être pensée comme un maillon technologique à insérer aux bons endroits dans la chaîne de production journalistique. Il faut la

concevoir comme un assistant et non pas comme un remplaçant.

Plusieurs grands médias comme « Le Monde » ont signé des accords avec OpenAI. Ceux-ci consistent à donner accès à leur contenu en ligne pour nourrir les modèles contre une plus grande visibilité dans les moteurs de recherche. Quel impact peuvent avoir ces accords sur le secteur des médias ?

Les accords signés par un seul média, parfois au détriment d'un secteur tout entier, risquent de mettre à mal la diversité. Une entreprise de presse ne peut pas vivre en dehors d'un écosystème. Aujourd'hui, on voit, d'un côté, des médias engager des accords commerciaux avec les grands acteurs technologiques de l'IA et, de l'autre, des acteurs qui se lancent, individuellement ou collectivement, dans des démarches de poursuites judiciaires longues et coûteuses.

Il y a un juste milieu à trouver pour le secteur, qui passe nécessairement par la négociation afin de rappeler aux grands acteurs technologiques leur devoir de responsabilité, quitte à passer par la loi. Avec l'IA, les règles du jeu ont changé, car si des entreprises comme Google pouvaient, à juste titre, faire valoir que la valeur résidait jusqu'ici dans le trafic et l'audience apportés aux médias, cette fois le contenu produit par les journalistes est capté pour nourrir les modèles d'IA sans rien en échange. Dès lors, il faut que le secteur s'organise pour obtenir une répartition juste de la valeur de la part de ces grands acteurs, tout en sauvegardant la diversité de l'offre éditoriale. Il s'agit d'un enjeu complexe, mais crucial, qui devrait obliger le secteur à faire front commun autant que possible aux niveaux national et international. Il y a urgence à trouver un moyen de rémunérer l'extraction des contenus et de l'intelligence produits par les journalistes. Plus on mettra du temps à trouver une mécanique juste de répartition de la valeur, plus les entreprises de la tech feront ce qu'elles excellent à faire : gagner du temps pour générer de la croissance et concevoir des applications dont on ne peut plus se défaire ou sur lesquelles il n'est plus possible de légiférer intelligemment.

Parce que l'IA se nourrit d'informations et d'images existantes, mais aussi de la production en ligne qui vient essentiellement de l'hémisphère Nord, elle se nourrit aussi de nos propres clichés et perceptions. Qu'est-ce que cela révèle de notre traitement de l'information, en tant que médias ?

Est-ce que cela révèle quelque chose de notre traitement de l'information ou bien d'une hégémonie culturelle qui gomme la diversité et efface la complexité des représentations ? On constate aujourd'hui un nivellement culturel car, bien souvent, les modèles d'IA actuels ne sont pas nourris par la diversité. À l'inverse, l'IA peut être une opportunité pour pousser à faire émerger de la diversité culturelle : cela dépendra aussi de comment on entraîne les modèles, de comment on les nourrit.

De la production d'images aux deep-fakes qui créent de toutes pièces des « preuves visuelles » et brouillent la piste des sources... l'IA aggrave-t-elle la désinformation et la diffusion de fake news ? En tant que consommateur, comment s'en prémunir ?

Indiscutablement, l'IA aggrave ce phénomène. Avec le temps, il sera de plus en plus difficile de la déceler : elle défie le journalisme plus que jamais. Le caractère artisanal du métier de journaliste est l'opportunité : c'est avec son rôle d'éclairage, de pédagogie et de formation de l'esprit qu'on donne aux lecteurs les outils pour se prémunir contre les risques posés par l'usage de l'IA. Le journaliste doit être un agent certifié qui accroît la confiance. Pour cela, les lecteurs seront prêts à payer car ils auront plus que jamais besoin d'un tiers de confiance ; sans quoi il n'existe pas d'équilibre démocratique.

DANS NOS ARCHIVES

Les ordinateurs au pouvoir

Le 8 décembre 1969, « Le Jour » lance une série d'articles, sur une page entière chacun, intitulée : « Les ordinateurs au pouvoir ». Elle est rédigée par Naoum Farah et Sami Nseiri. Lus aujourd'hui, à l'ère de l'intelligence artificielle, les mots prennent une résonance particulière. Extraits.

L'imagination n'a pas besoin de prendre le pouvoir. Elle y est déjà. Tout ce que l'imagination humaine a pu créer, depuis l'homme des cavernes aux premiers marcheurs sur la Lune, est en voie de réalisation. Et, comble d'ironie, ce bipède intelligent n'arrive souvent pas à suivre le développement vertigineux qu'il a lui-même provoqué.

L'homme a inventé la machine, et elle risque de lui échapper. L'ordinateur grignote, implacablement, tous les domaines jusque-là réservés à l'homme. Il y a quelques années, on croyait limiter l'utilisation de ces êtres humanoïdes aux

seuls terrains du stockage de l'information, du calcul, et à la rigueur de la prévision. Mais voilà que ces nouvelles créatures s'emparent de ce que l'on considérait comme le droit inaliénable et la propriété insaisissable des fils d'Adam : la décision. (...)

De telles crises, fréquentes dans l'histoire, sont la rançon des progrès scientifiques. La découverte du feu, l'invention de l'imprimerie, le système copernicien, la théorie de la relativité, pour ne citer que les plus marquants, constituent autant de jalons pénibles dans la marche heurtée des civilisations. Mais plus

que toutes ces inventions, l'ordinateur modifie notre mode de vie. Il opère une véritable mutation de notre façon d'appréhender le monde. Les morales, les religions, l'économie, la guerre... se trouvent inexorablement métamorphosées. Ces transformations jaillissent encore isolément. Bientôt, elles se généraliseront. Point d'autre choix : ou bien on prend le train, déjà en marche, ou bien on reste sur le quai du sous-développement économique, social et surtout intellectuel.

Cet acte de foi dans l'intelligence humaine et dans le progrès

technique n'est pas synonyme de scientisme outrancier et naïf. L'avènement de l'ordinateur, ce « deus ex machina », ne sera pas le remède universel à tous nos maux. C'est ce qui sauve et tranquillise l'homme. Malgré la puissance diabolique de cette machine, malgré son utilisation de plus en plus systématique, l'homme reste le maître incontesté. (...)

La révolution informatique dépasse de loin sa vieille aînée, la révolution industrielle, à tel point que le calendrier s'est mis à l'ère informatique. La première décennie est déjà close.



Photo publiée dans « Le Jour » du 12 décembre 1969.

L'Orient-Le Jour fête ses 100 ans avec le soutien de



Le supplément « L'âge du numérique » bénéficie du soutien de

